

Nouvelle organisation

De l'organigramme de production initial composé pour 140 personnes d'un directeur technique modéliste, d'un chef de fabrication, de quatre contremaitresses, huit chefs d'équipe, trois coupeurs et deux mécaniciens, on en arrivait à un mécanicien responsable de production, trois contremaitresses, un coupeur.

Et pour les improductifs initiaux, soient deux secrétaires, une aide comptable, une responsable des approvisionnements, restait une secrétaire facturière et une responsable générale venant de l'extérieur, femme de tête ayant remplacé au pied levé celle qui avait commis des malversations financières, dont j'avais surpris une conversation téléphonique ou elle intriguait avec l'acheteur de la blanchisserie, puis l'avait entendue me dénigrer avec l'expert-comptable que j'avais choisi, extérieur à la place, venant de Rennes.

Or, ce dernier se permit derrière mon dos de parler de moi au téléphone avec cette personne en me présentant comme une nullité complète : « Untel ne s'est pas rendu compte du niveau !!! ». Or, j'avais découvert que ce téléphone permettait d'écouter les conversations, aussi j'avais tout entendu en direct.

Je m'offrais la joie de le rappeler séance tenante et de lui annoncer que j'avais entendu sa conversation et que par conséquent, je me passai immédiatement de ses services, en ces termes :

- Allo, monsieur x ?....
- Vous allez rire... ,j'ai surpris votre conversation téléphonique avec mme y.
- Alors comme ça, mon niveau est lamentable ?

Et je lui annonçai qu'il ne faisait plus partie de mes conseils. Il tenta de se racchocher aux branches, mais j'en avais assez subi dans l'absolu et j'en avais assez de ces fantoches qui passaient leur temps à me dénigrer.

Car les intrigues continuaient et je commençai à en avoir assez des spectateurs rémunérés qui le prenait de haut avec moi, à présent que j'avais les commandes en main.

Etant devenu gérant, donc mandataire social, je détenais un pouvoir qui comportait des risques, mais aussi des moyens et la société fonctionnait.

De plus, je n'avais aucun problème relationnel avec les ouvrières que je ne considérais pas comme des inférieures, mais comme des femmes normales qui se trouvaient embarquées dans l'aventure avec moi.

Et je retrouvai chez elles des comportements que j'avais bien connus dans ma famille qui m'avait en partie élevée et comprenais la peur qu'elles pouvaient ressentir.

Je devais les défendre : elles n'avaient pas de demandes exorbitantes, elles voulaient simplement travailler, être payées, et le tout dans une ambiance apaisante.

Concernant les salaires, la réduction des salariés improductifs et les commandes donnaient des marges.

Les grilles de salaire de la convention collective étaient subdivisées en de nombreuses classifications en fonction des connaissances et des postes et les trois quarts étaient nettement en dessous du SMIC, qui lui était obligatoire.

Ainsi, il y avait des jalousies du fait que certaines ouvrières avaient un salaire de base nettement au-dessus des autres, mais en fonction des rendements, celle de classe inférieure pouvait avoir un salaire supérieur, tout le monde se trouvant aligné au SMIC. J'abolis ce système et fit démarrer le salaire brut au SMIC pour tout le monde sans tenir compte des grilles de salaires et les primes de rendement furent recalculées, à la demande générale, en fonction des difficultés du travail et de chronométrages précis effectués de manière impartiale.

Ainsi, pas de contestation : les temps n'étaient pas alloués à la tête du client, mais au chronométrage, fait en toute indépendance et devant tout le monde.

Ainsi une opératrice douée et rapide pouvait augmenter sa paye (le smic) de plus de 150€/mois. Et j'avais mélangé les ouvrières de la robe et celles de la blouse, qui ne se parlaient quasiment pas avant et se trouvaient dans des ateliers séparés.

Avec ce système, pas de jalousies : on respectait celle qui parvenait à l'année à faire des rendements de plus de 100%, y compris sur une opération dite simple.

J'avais signalé qu'il n'y aurait pas de caïds d'ateliers, que je supervisais moi-même chaque chose et que toute personne voulant faire des histoires pouvait partir. Mon expérience de la pension me servait.

